

La découverte de la théorie ancrée

BARNEY G. GLASER
ANSELM L. STRAUSS

La découverte de la théorie ancrée

Stratégies pour la recherche qualitative

Traduit de l'anglais (américain) par Marc-Henry Soulet
et Kerralie Œuvray

Avant-propos de Marc-Henry Soulet
Introduction de Pierre Paillé

ARMAND COLIN

COLLECTION « INDIVIDU ET SOCIÉTÉ »

sous la direction de François de Singly

© Barney G. Glaser et Anselm L. Strauss, 1967, 1995 ;
© Barney G. Glaser et Frances Strauss, 1999.
All rights reserved

Cette édition est une traduction autorisée de l'édition originale en langue anglaise publiée sous le titre *The Discovery of Grounded Theory : Strategies for Qualitative Research* publiée par Transaction et maintenant publiée par Routledge, une marque de Taylor Francis LLC.

Maquette de couverture : Atelier Didier Thimonier
Illustration de couverture : © Fotolia

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements



d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

© Armand Colin, 2017 pour cette 2^e édition
© Armand Colin, 2010 pour la traduction française

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-61889-6
www.armand-colin.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Pourquoi traduire The Discovery of Grounded Theory ?

Par Marc-Henry Soulet

La traduction d'un ouvrage en sciences sociales, *a fortiori* lorsqu'il est considéré comme un classique, soulève immanquablement une interrogation sur l'opportunité de l'entreprise. Pourquoi traduire un tel ouvrage ? En quoi la mise à disposition de son contenu dans la langue maternelle des lecteurs apportera-t-elle une plus-value dans le champ scientifique considéré ? Quand l'édition originale date de plus de quarante ans et donc que l'essentiel des thèses que contenait l'ouvrage a déjà été diffusé, par accès au texte dans sa langue première d'écriture ou par connaissance de seconde main, se pose effectivement la question de l'intérêt de diffuser ce qui est déjà largement connu (même si ça n'est souvent que partiellement). Est-ce simplement, par purisme, pour éviter des usages hétérodoxes, voire iconoclastes de l'ouvrage ? Ou est-ce, quand l'attrait de la nouveauté théorique ou épistémologique s'est épuisé, dans une perspective d'historien de la discipline, pour donner à un texte marquant toute la place qui doit être la sienne au Panthéon des Œuvres ?

Toutes ces questions, bien évidemment, s'imposent pour un ouvrage comme *The Discovery of Grounded Theory*, mais probablement de façon exacerbée, et ce en raison même de la nature de l'ouvrage, de l'importance que les thèses qu'il développe ont prise, tout particulièrement dans

le monde anglo-saxon, et en raison des caractéristiques mêmes de sa réception dans le monde francophone.

Attardons-nous quelques instants sur la réception et les modes d'usage et d'appropriation de la théorie ancrée dans la sociologie francophone. La théorie ancrée connaît depuis quelque temps un intérêt croissant, même s'il est tardif par rapport aux débats anglo-saxons, sans pour autant avoir suscité de véritables débats théoriques ou méthodologiques en dehors d'un petit cercle d'initiés ni de réelle appropriation (elle n'a pas fait école). On ne trouvera en effet pas dans le monde sociologique francophone de revue entièrement consacrée à la théorie ancrée comme la *Grounded Theory Review* aux États-Unis, ni de manuel comme il en existe dans le monde anglo-saxon (Bryant & Charmaz, 2007), ni d'ouvrages présentant, explicitant ou affinant le patron initial, comme Barney Glaser, Anselm Strauss et quelques-uns de leurs collègues en ont produits (Morse *et alii*, 2009), ni de site ou de *chat* sur la toile discutant ses mérites comparés¹. Bien évidemment, argument de circularité, comment peut-il en être ainsi puisque, justement, l'œuvre séminale n'est pas disponible dans la langue de travail des sociologues francophones ? Certes, mais avançons un peu plus loin dans notre enquête. Examinons les manuels, les dictionnaires et les traités de sciences sociales. Rien. Aucune mention, ou si rare qu'elle peut être oubliée. Même dans les tout nouveaux ouvrages de synthèse qui ont intégré des œuvres beaucoup plus récentes dans leur présentation, hormis bien sûr le *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines* (Mucchielli, 2004). Passons en revue leur index. Barney Glaser, qui a pourtant œuvré, et œuvre encore, de façon militante, à la diffusion de la théorie ancrée (n'a-t-il pas été jusqu'à créer un institut

1. Un site en français a été créé par le Dr Nicolas Hennebo début avril 2009, entièrement consacré à la présentation (dans un premier temps sous la forme d'un guide) de la théorie ancrée à destination des étudiants de médecine : <<http://www.theorisationancree.fr>>.

dans ce but explicite¹), en est totalement absent. Anselm Strauss y est occasionnellement mentionné, comme acteur de la deuxième École de Chicago au côté de Howard S. Becker, mais toujours en référence à ses travaux sur l'hôpital, sur l'ordre négocié, sur les passages de statut, jamais en tant que cofondateur de la théorie ancrée.

Délaissions traités, manuels et dictionnaires, et leur grand trou noir en la matière, et consultons cet instrument sans merci qu'est le moteur de recherche sur la Toile. En se limitant aux pages francophones, Google propose 116 000 entrées pour « théorie ancrée » et 82 000 pour « théorie enracinée ». Si l'on excepte quelques articles sur lesquels nous reviendrons plus avant dans cette préface, la récolte est assez homogène. La théorie ancrée est surtout mentionnée dans des travaux de thèse ou dans des recherches dont nombre ne se situent pas au cœur des sciences sociales (sciences infirmières, sciences administratives...). L'examen plus attentif de ces travaux souligne, la plupart du temps, un usage plus allégorique que méthodique. Il n'y a pas d'utilisation réelle mais une invocation référentielle. La plupart du temps, la théorie ancrée ou ses fondateurs sont seulement évoqués, mais rarement leurs thèses sont discutées ou leur approche réellement appliquée ou adaptée à la situation étudiée. Cet « à la façon de » équivaut à une inscription dans une mouvance épistémologique valorisant l'induction, et cet usage doit probablement autant à un refus de la recherche quantitative honnie ou non maîtrisée qu'à une réelle activité de production empirique de la théorie². Continuons encore. Récemment (2008), la revue *Recherche qualitative* a fait un recensement des articles consacrés à la théorie ancrée. Sur un peu plus

1. The Grounded Theory Institute a été créé pour aider à apprendre l'« authentique théorie ancrée (i.e. la théorie ancrée glaserienne, classique ou orthodoxe) ».

2. Constat que partage Jean-Claude Kaufmann dans son dernier ouvrage, même s'il semble le limiter à une période révolue : « Alors que nombre de chercheurs ne parvenaient pas à expliciter leur démarche, ni même souvent à en comprendre la portée théorique, l'affichage de cette dénomination fonctionna comme un étendard ralliant autour de lui et cristallisant les énergies » (2008 ; p. 225).

de 500 références mentionnées, à peine plus de 10 textes ont été rédigés en langue française !

À l'aune de ces utilisations allusives ou parcimonieuses, il ne faudrait pas pour autant conclure que la théorie ancrée a été jusque-là ignorée par la sociologie francophone instituée. Dans la foulée de l'intérêt croissant pour la sociologie interactionniste américaine et dans celle du développement d'une sociologie pragmatique francophone, tout comme dans l'ouverture de réflexions et discussions sur l'enquête de terrain, nombre d'entreprises ont joué un rôle central de diffusion et de vulgarisation, faisant de la théorie ancrée une réalité accessible dans la sociologie francophone.

Dans les années 1990, Pierre Paillé (1994) et Anne Laperrière (1997) ont chacun produit un article à forte dimension didactique présentant la théorie ancrée, ses principes et les opérations qui sous-tendent leur mise en œuvre, explicitant la démarche analytique et la comparant à d'autres approches apparentées. Isabelle Baszanger (1992), peu avant, a publié un ouvrage consacré au parcours intellectuel d'Anselm Strauss et comportant plusieurs de ses textes traduits. Si une part importante de l'ouvrage est consacrée à la notion d'ordre négocié, dans sa longue introduction, Isabelle Baszanger s'attarde sur le projet de A. Strauss et de B. Glaser, soulignant clairement que, s'il se focalisait sur la légitimation des recherches sociologiques qualitatives, il devait fondamentalement être vu comme autre chose qu'une simple approche méthodologique. La volonté des auteurs était de proposer une conception nouvelle de la sociologie comme discipline de terrain sur la base de la production d'énoncés théoriques empiriquement fondés, à partir des données. Elle insiste notamment sur le renversement épistémologique modifiant l'imputation de validité de la théorie qui caractérise la théorie ancrée.

Toujours au milieu des années 1990, la revue *Enquête*, dans son premier numéro consacré aux « terrains de l'enquête », publie un extrait traduit de *The Discovery of Grounded Theory* comme pièce à l'appui de la nécessité

de réévaluer l'épistémologie interactionniste. Aux yeux du traducteur du chapitre, Jean-Louis Fabiani, l'œuvre de Glaser et Strauss propose un autre régime de production théorique pour les sciences sociales, « lesquelles ne satisfont pas aux conditions logiques de la "falsification" ». Cette particularité ne conduit pas pour autant à l'abandon d'un usage exigeant de la notion de "théorie" : mais c'est un autre type de théorie que celui que retiennent ordinairement les épistémologies naturalistes appliquées aux sciences sociales » (p. 183).

Il ne faudrait oublier dans cet inventaire l'entreprise de Daniel Cefaï de présentation des enjeux de l'enquête de terrain (2003), en même temps que de réhabilitation de cette dernière, qui, bien que ne consacrant pas une place particulière à la théorie ancrée dans l'importante postface qu'il rédige à cet ouvrage, publie la traduction d'un chapitre de *Basic of Qualitative Research*, rédigé par Anselm Strauss et Juliet Corbin, consacré à la présentation didactique de la théorie ancrée et notamment à l'explicitation exemplifiée des procédures de codage¹.

Récemment, Cécile Vigour a consacré quelques pages de son ouvrage sur la comparaison en sciences sociales (2007) à la présentation de la méthode de comparaison continue, en mobilisant les exemples mêmes proposés par Anselm Strauss et Barney Glaser. Elle contribue ainsi à clarifier cette manière particulière de comparer, particulière notamment parce que l'objet à comparer n'est pas fixé mais est à découvrir et que la comparaison porte autant sur les dissimilarités que sur les similarités.

Entre-temps, plusieurs articles ont été publiés, notamment au Québec et surtout dans le sillage de l'Association pour la recherche qualitative, engageant le débat sur des aspects particuliers de la théorie ancrée. Cette discussion épistémologico-méthodologique a ainsi pu porter sur le

1. L'ouvrage, en son entier, a d'ailleurs été traduit quelque temps après et publié par nos soins (Strauss & Corbin, 2004).

caractère innovant de la théorie ancrée (Guillemette, 2006) ou sur sa systématisation par l'entremise de logiciels de traitement des données (Savoie-Zajc, 2000).

Outre les quelques passeurs qui se sont employés dans les deux dernières décennies (et il est probable ici que la liste soit incomplète) à diffuser la théorie ancrée dans le monde francophone, d'autres sociologues se sont efforcés de la mettre en application, souvent en l'adaptant ou en prenant quelques libertés avec le modèle original.

Ainsi, Serge Desgagné (2005) a conçu sa méthode d'analyse de récits exemplaires de la pratique enseignante au croisement de l'analyse par théorisation ancrée et de l'analyse typologique. Corinne Duchesne et Lorraine Savoie-Zajc (2005) ont utilisé l'analyse par théorisation ancrée pour comprendre, décrire et modéliser le processus de développement et de maintien de l'engagement professionnel chez les enseignantes du primaire au Québec. Hélène Manseau (2007) a mobilisé la théorie ancrée pour analyser les rapports à l'amour et à la sexualité des adolescents et concevoir un programme d'éducation sexuelle à leur endroit. Francine Gratton (2001) l'a mise en œuvre dans plusieurs de ses recherches; le chapitre qu'elle a rédigé dans un ouvrage dirigé par Henri Dorvil et Robert Mayer illustre de façon claire la contribution que la théorie ancrée peut apporter à la compréhension du suicide des jeunes. De même, Didier Demazière et Claude Dubar (1997) ont proposé un examen critique en situation (reconstruite) de l'intérêt, mais aussi des limites, de cette posture de recherche dans leur ouvrage présentant leur conception épistémologique de l'analyse des entretiens biographiques. Loin de s'engager dans un exposé didactique, ils s'attaquaient à une reformulation problématique de la théorie ancrée en l'appliquant à deux de leurs recherches récentes, l'une sur les salariés des grandes entreprises en modernisation rapide, l'autre sur les chômeurs de longue durée dans leur relation avec les professionnels de l'Agence nationale pour l'emploi. Jean-Claude Kaufmann (1996) a présenté dans un petit opuscule

sa façon de produire de la théorie dans un va-et-vient entre proximité et distance, accès à l'information et production d'hypothèse, observation et interprétation des faits; il s'est approché de la théorie ancrée, sans pour autant formellement la présenter ou la discuter, et a grandement participé à la diffusion et la réception de l'idée même de production empirique de la théorie. Dans un ouvrage plus récent (2008 : 7), il a repris ce « rêve de faire de la théorie, consistant à partir du concret pour élaborer les modèles d'interprétation, dans la confrontation permanente avec les faits, plutôt que par le jeu circulaire des références livresques » mais, en prenant justement appui sur la théorie ancrée qu'il identifie comme le modèle de référence de cette intention, il s'en démarque pour en pointer les limites qu'il situe dans le passage entre domaine substantif et domaine formel de la théorie¹.

Résumons. Hormis quelques chercheurs qui l'ont plus ou moins fidèlement ou explicitement mise en œuvre, un certain nombre de passeurs qui se sont attachés à la faire connaître, quelques traductions partielles et quelques discussions méthodologiques, peu de chose. Cependant, le nombre croissant de références à la théorie ancrée, souvent mobilisée comme porte-étendard d'une démarche inductive, suggère l'émergence d'un contexte plus favorable à sa réception, tout au moins à l'idée de production empirique de la théorie.

Au terme de ce rapide bilan, la question initiale de la réception et des usages de la théorie ancrée, continue de se poser. Pourquoi traduire *The Discovery of Grounded Theory*? Et pourquoi traduire cet ouvrage maintenant?

Pour livrer aux sociologues francophones l'intégralité du propos originel et ainsi éviter les mésusages, les utilisations tronquées? Pour leur permettre d'accéder à l'essence

1. Cet inventaire de mobilisation de la théorie ancrée dans des recherches publiées ne prétend pas à l'exhaustivité. Il cherche simplement à indiquer une tendance, toutefois contrastée de part et d'autre de l'Atlantique, cette approche étant bien plus diffusée, discutée et utilisée au Québec qu'elle ne l'est en Belgique, en France ou en Suisse.

de la posture épistémologique proposée et à la complexité d'une procédure méthodologique hautement exigeante ? Pour leur offrir le matériau *princeps* permettant d'éviter les simplifications et les réductions ? Pour leur donner des armes pour se défendre contre d'autres conceptions et pratiques de la sociologie ? Pour leur fournir des arguments afin de mieux étayer leur choix face à l'emprise d'une épistémologie vérificationniste ?

Non, les bonnes raisons de traduire cet ouvrage aujourd'hui sont ailleurs, sauf à vouloir se muer en prêtre d'une orthodoxie épistémologique et méthodologique particulière en sociologie pour pourfendre l'ennemi (quantitativiste ou logico-déductif, selon ses préférences). Elles sont dans les promesses ouvertes par la théorie ancrée au moment de sa conception, promesses dont certaines, à l'épreuve de l'expérience, n'ont pas été pleinement tenues et sur lesquelles il convient justement de revenir. Pour reprendre, en quelque sorte, la discussion et tenter de dépasser des apories révélées au fil du temps et pour clarifier des opérations parfois absconses.

Revenons à la base du projet de B. Glaser et A. Strauss pour tenter d'explicitier ces zones aveugles au cœur même de la production empirique de la théorie. À partir d'une intuition forte donnant corps à une perspective implicitement partagée par une partie des sociologues, l'ouvrage proposait un autre regard sur le monde social et sur le statut du travail du scientifique par l'entremise d'un raisonnement particulier permettant l'élaboration de catégories conceptuelles et la formulation de relation entre elles en partant des données du terrain, un terrain posé comme contrainte *a priori* et non comme cadre *a posteriori* de test de vérification. Les procédures soutenant ce pari peuvent être rassemblées, comme François Guillemette (2006) l'a proposé, en quatre grandes opérations : 1) la suspension temporaire du recours à des cadres théoriques existants ; 2) une définition progressive de l'objet de recherche ; 3) l'interaction circulaire entre la collecte et l'analyse des données ;

4) des procédures d'analyse favorisant une ouverture à l'émergence de faits.

Cette stratégie de recherche a pour caractéristique fondamentale l'adaptabilité aux contingences du terrain, à l'intérieur d'une méthode rigoureuse qui redéploie le travail de recherche sur la base d'une récursivité et d'une itération permanentes entre collecte, codage et interprétation des données. Véritable réflexion sur la sociologie en acte (Demazière & Dubar, 1999), la théorie ancrée contre-balance la procédure inductive d'élaboration de théorie par une validation, par ajustement constant avec le terrain, des catégories et hypothèses qui ont émergé de celui-ci; elle suppose en ce sens une vigilance maintenue, une prudence exacerbée et une réflexivité entretenue, faute de glisser de façon invisible vers ce qui est justement fui, la vérification de théories existantes.

Or cette façon de procéder contient, dans la logique même de découverte qui l'anime, des angles morts, tout comme l'induction analytique de Howard Becker peut en contenir¹. Ces angles morts que, justement, une traduction devrait aider à inscrire dans le débat sociologique francophone, me semblent pouvoir être ramenés à trois ensembles de problèmes.

Tout d'abord, celui de l'indiciarisation des données (Soulet, 2006). B. Glaser et A. Strauss recourent à un vocabulaire particulier pour désigner la production des catégories et de leurs propriétés à partir des données elles-mêmes pour en faire émerger le sens : *incident, to indicate, emergence, to appear, evidence...* La terminologie utilisée

1. « Voilà l'angle mort de sa perspective. Alors qu'il conçoit et dit concevoir la théorie comme un mode d'analyse – et qu'il l'utilise d'ailleurs comme tel –, il s'en sert pourtant aussi, certes de façon discrète et de façon fractionnée, comme d'un modèle de référence. En d'autres termes, il existe, chez Howard Becker, tout un usage de la théorie fonctionnant comme un principe de pertinence, non discuté et non réfutable donc, afin de sélectionner, parmi l'infinité d'observations possibles, celles qui sont retenues et pour produire les conjectures à la base de sa logique d'induction analytique. Le triangle opératoire se présente certes toujours comme auto-générateur, mais il est nourri de beaucoup d'*inputs* théoriques, non mis en vue mais bien présents. » (Soulet, 2005 : 98-99).

laisse entendre que quelque chose, la constitution de la catégorie ou tout au moins sa désignation, se produit à partir des données elles-mêmes, dans un processus qui naît d'elles et d'elles seules. L'évidence (de la catégorie et de ses propriétés) s'impose d'elle-même. L'opération de codage initial prend la forme d'un auto-codage. Nous sommes en face d'un des mystères de la production empirique des données, celui de la sélection de la donnée significative, celui du passage de la donnée à l'occurrence, du fait à l'information. Or ce n'est pas la factualité de la donnée, quelle qu'elle soit, qui peut soutenir une telle transmutation; celle-ci réside beaucoup plus probablement dans ce que l'observateur y voit. Mais pourquoi et comment celui-ci voit-il ce qu'il voit ? Quelle intuition (au sens originel de regard attentif) a-t-il eue pour concentrer son attention sur ce fait ? Sur quoi reposent donc les principes explicatifs de la donnée pertinente, qui feront d'elle une occurrence indiquant la catégorie et enclenchant ainsi un processus de montée en généralité ?

Le deuxième angle mort se situe au niveau du passage des catégories substantives aux catégories formelles. Jean-Claude Kaufmann (2008) y voit une limite incontestable de la théorie ancrée, au point de parler d'un véritable «plafond de verre» interdisant la poursuite de l'avancée théorique. L'erreur consiste selon lui à envisager le passage de la théorie substantive à la théorie formelle comme un processus progressif et régulier. Faut-il être aussi radical ou considérer plutôt, comme Didier Demazière et Claude Dubar (1999), que le passage des catégories ordinaires aux catégories savantes connaît des zones d'ombre et que, si la comparaison continue joue un rôle central en la matière, elle ne suffit pas à elle seule à expliquer le passage des concepts substantifs aux concepts formels ? Faut-il au contraire s'engager, dans cette mise en relation des entités conceptuelles, dans la voie tracée par Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2003) du resserrement analytique et de l'intégration argumentative ? Nous sommes

au cœur du dispositif de découverte posé par B. Glaser et A. Strauss et la discussion mériterait d'être ici réellement engagée. Expliciter les conditions et modalités de cette montée en généralité est en ce sens un enjeu crucial de la production empirique de la théorie. Leur mise à plat doit permettre de rompre avec une forme d'inductionnisme radical en révélant les éléments théoriques sous-jacents, les idées de travail au départ de la recherche, tel l'ordre négocié de A. Strauss ou le fait social comme résultat de l'action combinée de plusieurs acteurs de H. Becker, qui se traduisent en hypothèses nomologiques (« si tout se passe comme si... ») afin d'évaluer et d'organiser les données récoltées. En d'autres termes, et pour synthétiser l'enjeu du débat, quelle place la production empirique des données fait-elle à des éléments de théorie ou de quasi-théorie déjà existants pour opérer cette montée en généralité qui caractérise le passage de catégories empiriques à des concepts formels ?

Enfin, le dernier angle mort concerne le raisonnement particulier mis en œuvre dans la procédure de découverte à partir des données. Si enquêter, c'est identifier des données et les articuler afin de construire une compréhension du problème permettant de progresser de manière nécessaire vers la solution – *i.e.* vers la formulation d'une hypothèse explicative – comme le propose notamment la théorie ancrée, alors il reste à expliciter le moteur de cette progression. L'énonciation de conjectures à partir des données (Ginzburg, 1988) sous-entend autre chose que la mise en œuvre d'un raisonnement déductif ou même inductif. Parler de « raisonnement inférentiel » (Soulet, 2006) ne permet pas non plus de saisir la spécificité de cette démarche, pas plus que l'identification des moments (catégories et propriétés, hypothèses de relation et théorie intégrative) ou des opérations (codage axial, codage vertical...) mis en avant par la théorie ancrée n'éclaire la nature de cette procédure intellectuelle. Une chose est sûre toutefois, il s'agit d'un raisonnement reconstitutif d'une séquence

d'événements enchaînés logiquement et nécessairement, d'une démarche régressive qui remonte du conditionné à la condition dans laquelle la dimension narrative joue un rôle central et qui repose sur un critère de véridicité – l'interprétation produite doit indiquer quelque chose du réel et concorder avec une représentation réaliste de celui-ci (Olivier de Sardan, 1995). En d'autres termes, ce raisonnement est donc intégralement interprétatif et empiriquement contraint. Mais comment aller plus loin dans l'effort de clarification de celui-ci ? Seuls dans le monde francophone des sciences sociales, Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2003), dans leur remarquable chapitre sur l'équation intellectuelle du chercheur, ont ouvert des pistes en éclairant les processus logiques, les raisonnements et les référents qui sous-tendent le travail interprétatif dans la procédure de découverte et de production de sens. La traduction de *The Discovery of Grounded Theory* peut être justement le support de la poursuite de leur entreprise en nous obligeant à expliciter les implicites comme les inaboutis que contient à ce niveau la théorie ancrée.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Rendre accessible un texte dans une autre langue en respectant à la fois son esprit et sa forme, c'est le défi imposé à toute entreprise de traduction. Toutefois, dans le cas présent, la transposition, tant du fond que du style, n'a pas toujours été aisée en raison même du projet de l'ouvrage, tant dans ses choix rédactionnels que dans les concepts mêmes que les auteurs s'attachaient à mettre en avant. Cette petite notice lexicologique vise à expliciter les options que nous avons prises lors de la traduction de certaines notions pour lesquelles la signification voulue par les auteurs n'entrait pas en résonance immédiate avec les modes d'expression des questions méthodologiques et épistémologiques dans la tradition francophone des sciences sociales.

Constant comparative analysis :
analyse comparative continue

L'adjectif *constant* ne semble pas devoir être traduit par son sens premier de stable que met en avant le qualificatif « constant » en français qui a parfois été utilisé dans certaines traductions partielles. C'est davantage son sens second d'incessant, de continuuel qui doit être mobilisé, soulignant ainsi pleinement le fait que l'analyse comparative est mobilisée « constamment » (plus que de façon constante) tout au long de la recherche. C'est pourquoi l'expression « analyse comparative continue » a été retenue, même si l'idée de continuité, avec sa référence à la linéarité, peut légèrement biaiser l'accent que voulaient mettre les auteurs sur cette opération sans cesse répétée et sans cesse renouvelée.

Discovery : Découverte

Traduire *discovery* par « découverte » ne semble pas être le résultat d'une prise de risque interprétative. Mais derrière cette immédiateté, dans le titre notamment de l'ouvrage, il faut rechercher une double connotation : celle du moment historique – la découverte/révélation d'une autre épistémologie des sciences sociales puisque le rapport à la théorie, au terrain, à la preuve, etc. s'en trouve bousculé – et celle du processus logique – la découverte/élaboration qui, dans chaque recherche, permet à la théorie, aux concepts, aux catégories, d'émerger à partir des données.

Evidence : Constat

Traduire ce terme par son équivalent immédiat de « preuve » n'aurait pas été fidèle à l'intention des auteurs. Ils utilisent d'ailleurs dans d'autres contextes le terme de *proof* renvoyant alors très explicitement à l'idée de preuve dans une perspective de vérification. L'utilisation d'*evidence* est davantage liée au registre empirique des données, indépendamment donc de la procédure vérificatoire. Il a donc fallu trouver un équivalent factuel à la preuve, le constat, qui

puisse servir de base à l'élaboration de la production de théorie à partir des données comme de support à la validation des hypothèses.

Generate/Elaborate theory : Produire/Élaborer de la théorie

L'expression « théorisation », plus coutumière dans le vocabulaire des sciences sociales francophone, aurait introduit un biais fort, même si la formule eût été plus légère. Mais théoriser, outre la connotation parfois négative qui est accolée à cette expression, peut laisser entendre, et c'est souvent le cas, que la construction de la théorie en question se fait de manière déductive. Or les auteurs veulent justement insister sur le fait que non seulement la théorie, les concepts, les catégories proviennent des données elles-mêmes, mais encore que les uns et les autres sont systématiquement produits par rapport aux données au cours même de la recherche. Élaborer ou produire une théorie, plus que la construire d'ailleurs, suppose un processus explicite et volontaire né de l'examen des données elles-mêmes (l'analyse comparative continue).

Grounded theory : Théorie ancrée

L'expression n'est pas des plus simples à traduire, même si l'idée véhiculée est assez explicite. L'usage fréquent de l'expression anglo-saxonne dans des textes en langue française témoigne lui-même de cette difficulté. Ni le choix d'une traduction littérale (théorie fondée) proposée par Isabelle Baszanger dans son introduction à l'ouvrage consacré à l'œuvre d'Anselm Strauss (1992), insuffisamment explicite, ni la périphrase proposée par Jean-Pierre Olivier de Sardan, « modèles interprétatifs issus du terrain » (1995), qu'il considérait pourtant comme la moins mauvaise des traductions, mais trop difficile à manier, ne sont satisfaisantes. Nous avons opté pour l'antériorité de la formule proposée par Pierre Paillé, « théorie ancrée », qui offre l'intérêt de mettre en évidence le lien fort de la théorie avec

les données de terrain même si ce qualificatif, tout comme celui d'« enraciné », quelquefois utilisé, souligne davantage la concordance forte de la théorie avec les données que le processus de sa production à partir des données. Processus qui, justement, pour B. Glaser et A. Strauss était au cœur de leur argumentaire.

Incident : Occurrence

Barney Glaser et Anselm Strauss utilisent abondamment ce mot lorsqu'ils décrivent l'activité consistant à coder les données. Plutôt qu'« événement » ou « incident », que propose Anne Laperrière (1997), qui contiennent une référence par trop directe à l'action, à une chose survenue, manifeste donc (pour nos auteurs, la condition d'action n'est pas nécessaire pour qu'un *incident* soit objet de codage, puisque même un récit, celui des infirmières par exemple, peut l'être), nous avons préféré recourir au terme d'« occurrence », plus neutre en quelque sorte, même s'il peut apparaître marqué par l'usage particulier qu'en fait l'analyse de contenu.

Joint collection, coding, analysis : Interaction conjuguée de la collecte, du codage et de l'analyse

La traduction littérale n'aurait pas su rendre compte de l'idée de mouvement commun et réciproque de chacune de ces opérations agissant donc ensemble et mutuellement les unes sur les autres, d'où le recours à la formule plus explicite, quoique lourde, d'interaction conjuguée.

Logico-deductive theories : Théories logico-déductives

La correspondance directe de cette expression pouvait tout naturellement conduire à privilégier le terme « théories hypothético-déductives », comme cela avait été proposé dans la traduction partielle, par Jean-Louis Fabiani, du premier chapitre de l'ouvrage de B. Glaser et A. Strauss parue dans la revue *Enquêtes* (1995). Nous n'avons pas fait ce choix. Nous avons au contraire voulu mettre en avant le

terme « *logic* », quitte à fabriquer un néologisme (« logico-déductif »). Glaser et Strauss mettent en effet fortement l'accent sur la pratique de nombreux sociologues développant des théories (évidemment non ancrées) sur la base d'un raisonnement purement logique, c'est-à-dire déconnectées du terrain. S'ils critiquent aussi la validation perpétuelle des hypothèses (ce n'est d'ailleurs pas dans les mêmes paragraphes du livre), c'est contre cette déduction logique dans la production de théorie qu'ils s'élèvent plus particulièrement parce que cette modalité est au plus loin de leur conception de la production de la théorie à partir des données.

BIBLIOGRAPHIE

- BASZANGER I. (1992), « Les chantiers d'un interactionniste américain », in STRAUSS A. & BASZANGER I. (dir.), *La Trame de la négociation : Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan.
- BRYANT A. & CHARMAZ K. (2007), *The Sage Handbook of Grounded Theory*, Londres, Sage.
- CEFAÏ D. (dir.) (2003), *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte/MAUSS.
- D'AMBOISE G., & NKONGOLO-BAKENDA J.-M. (1992), *La « Grounded Theory » et ses possibilités d'utilisation en sciences de l'administration*, Québec, Faculté des sciences de l'administration de l'Université Laval.
- DEMAZIÈRE D. & DUBAR C. (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan.
- DEMAZIÈRE D., & DUBAR C. (1997), « E. C. Hughes, initiateur et précurseur critique de la *Grounded Theory* », *Sociétés Contemporaines*, 27.
- DESGAGNÉ S. (2005), *Récits exemplaires de pratique enseignante*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal.
- DUCHESNE C., & SAVOIE-ZAJC L. (2005), « L'engagement professionnel d'enseignantes du primaire : une démarche inductive de théorisation », *Recherches Qualitatives*, vol. 25.
- GAUZENTE C. (1995), *La Grounded theory : Une méthode qualitative méconnue. Application au concept d'orientation marché*, Poitiers, Institut d'administration des entreprises, Université de Poitiers.
- GINZBURG C. (1988), « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in GINZBURG C., *Mythes, emblèmes et traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion.

- GLASER B. & STRAUSS A. (1995), « La production de la théorie à partir des données », *Enquête*, « Les terrains de l'enquête », n° 1.
- GRATTON F. (2001), « La théorisation ancrée pour proposer une explication du suicide des jeunes », in DORVILLE H. & MAYER R. (dir.), *Problèmes sociaux, Théories et méthodologies*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal.
- GUILLEMETTE F. (2006), « L'approche de la *grounded theory* pour innover », *Recherche qualitative*, vol. 26, n° 1.
- KAUFMANN J.-C. (2008), *Quand Je est un autre*, Paris, Armand Colin.
- KAUFMANN J.-C. (1996), *L'Entretien compréhensif*, Paris, Nathan.
- LAPERRIÈRE A. (1997), « La théorisation ancrée (*Grounded Theory*) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées », in DESLAURIERS J.-P. et alii (dir.), *La Recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville, Gaëtan Morin éditions.
- MANSEAU H. (2007), *Amour et sexualité chez l'adolescent – Fondements. Programme qualitatif d'éducation sexuelle pour jeunes hommes*, Montréal, Presses de l'Université du Québec à Montréal.
- MORSE J.-M. et alii (2009), *Developing Grounded Theory. The Second Generation*, Walnut Creek, Left Coast Press.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1995), « La politique du terrain : sur la production de données anthropologiques », *Enquête*, n° 1.
- PAILLÉ P. (1994), « L'analyse par théorisation ancrée », *Les Cahiers de recherche sociologique*, n° 23.
- PAILLÉ P. (1996), « Qualitative par théorisation (analyse de contenu) », in MUCCHIELLI A. (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.
- PAILLÉ P., MUCCHIELLI A. (2003), *L'Analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.
- SAVOIE-ZAJC L. (2000), « L'analyse de données qualitatives : Pratiques traditionnelle et assistée par le logiciel NUD*IST », *Recherches qualitatives*, vol. 21.
- SOULET M.-H. (2005), « L'angle mort de la théorie chez Howard Becker », in MERCURE D. (dir.), *L'Analyse du social. Les modes d'explication*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- SOULET M.-H. (2006), « Traces et intuition raisonnée. Le paradigme indiciaire et la logique de la découverte en sciences sociales » in PAILLÉ P. (dir.), *La Méthodologie qualitative. Posture de recherche et travail de terrain*, Paris, Armand Colin.
- STRAUSS A. & CORBIN J. (2003), « L'analyse de données selon la *grounded theory*. Procédures de codage et critères d'évaluation », in CEFAL D., *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte/MAUSS.
- STRAUSS A. & CORBIN J. (2004), *Les Fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*, Fribourg, Academic Press Fribourg.
- VIGOUR C. (2007), *La Comparaison dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte.

Introduction

Une brève histoire des idées: les racines et les innovations de l'approche méthodologique de Glaser et Strauss

Par Pierre Paillé

Les *handbooks* – ces gros (et coûteux) volumes rassemblant les experts les plus en vue d'une thématique donnée – représentent une tradition bien ancrée aux États-Unis. Comptant souvent plusieurs dizaines de chapitres, ces ouvrages ambitionnent de faire le point sur le sujet abordé. Sous la direction d'Antony Bryant (un Anglais) et de Kathy Charmaz (une Américaine), est paru en 2008 le *Handbook of Grounded Theory*, qui a ceci de particulier qu'il porte non pas sur un thème ou un ensemble de méthodes, mais sur une méthodologie de recherche précise. En tout, 27 chapitres abordent, durant 600 pages, des aspects de cette méthodologie aussi divers que: les formes cognitives et émotives de l'expérience de la théorie ancrée, les caractéristiques de base de la théorie ancrée sur l'axe pouvoir/orthodoxie, la recherche féministe et la théorie ancrée, le travail d'équipe et la théorie ancrée... L'ensemble de l'ouvrage impressionne par sa description de l'importance tout à fait exceptionnelle qu'a prise l'approche de la théorie ancrée sur les quarante dernières années, aux États-Unis d'abord, puis au niveau international par la suite¹. Loin

1. L'Europe francophone fait notablement exception à cette diffusion du mouvement intellectuel de la recherche qualitative, comme le montre bien Marc-Henry Soulet

de s'épuiser, l'intérêt pour cette approche de la recherche, d'abord limité à la communauté sociologique, s'est généralisé à toutes les disciplines des sciences humaines et sociales.

Le point de départ de cette aventure est un ouvrage écrit en 1967, dont vous tenez entre vos mains la toute première traduction française complète. Comme vous pourrez le constater, l'ouvrage, volontairement polémique, détaille pas à pas une stratégie de recherche à la fois en rupture avec certaines pratiques de l'époque et en même temps foncièrement et positivement novatrice. Alliant persuasion, inventivité et expérience, les auteurs, Barney G. Glaser (qui dirige actuellement, en Californie, le *Grounded Theory Institute*) et Anselm L. Strauss (décédé en 1996 après une carrière exceptionnelle à Chicago et à San Francisco) présentent dans l'ouvrage une posture radicale d'enquête empirico-inductive vouée stratégiquement et méthodiquement à la construction rigoureuse de théories ancrées dans la production et l'analyse progressives de données de terrain. L'entreprise est audacieuse, surtout à une époque où la sociologie américaine tente au contraire d'acquiescer ses lettres de noblesse en mettant à l'épreuve, par des vérifications répétées, des théories englobantes formulées par les grandes figures de la sociologie.

C'est en quelque sorte un renversement de la situation qui est proposé : d'un côté, une prétention à une théorie hégémonique du social, testée à répétitions selon une logique de fractionnement en une multitude de variables ; de l'autre, une politique des petits pas dont le point de départ est une réalité locale et contextuelle qu'il s'agit de hisser à un niveau théorique par un travail méthodique de terrain. Cette opposition peut sembler manichéenne. En

dans son introduction. Dans un numéro de la revue *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research* consacré à la recherche qualitative dans le monde, les responsables du numéro, H. Knoblauch, U. Flick et C. Maeder, constatent qu'en France, « l'impact du paradigme interprétatif a été particulièrement faible » (2005, V^e partie).

quelque sorte, elle l'est en effet, et elle a son importance si l'on veut saisir la tension que vont construire B. Glaser et A. Strauss dans l'ouvrage et qui va permettre d'opérer le revirement épistémologique souhaité par les auteurs. Cette tension n'est d'ailleurs pas une invention ; elle prend sa source dans des visions assez différentes de l'entreprise scientifique dans le monde de la sociologie de l'époque.

À première vue, pour qui est quelque peu au fait de l'histoire de la sociologie, l'ouvrage de Glaser et Strauss semble à plusieurs égards une première, ce que tendrait à confirmer sa fabuleuse postérité. Pourtant, au moment de la parution de l'ouvrage, la sociologie américaine compte soixante-dix années d'histoire. La thèse de l'innovation peut-elle résister à une analyse historique plus approfondie ? On peut penser que Glaser et Strauss se sont appuyés sur un certain nombre de traditions et de précédents, et que leur contribution relève autant de l'assemblage original que de l'apport inédit. C'est ce que je tenterai d'élucider dans ce texte, en guise de préface. En chemin, cette enquête aura l'avantage de fournir des clés pour la compréhension des points de référence, parfois implicites, qui sont ceux des auteurs eux-mêmes. Reste que, quarante ans plus tard, aucun titre ne semble avoir vraiment délogé *The Discovery of Grounded Theory* lorsqu'il est question d'évoquer ce que J.-P. Olivier de Sardan (2008) nomme une « *épistémologie du terrain* » ou, se référant lui-même à Glaser et Strauss, une « *grounded epistemology* » (p. 19). Quel est donc cet apport inégalé ?

Voulant faire la lumière sur cette question, je suis parti de l'hypothèse qu'une étude attentive des contextes consécutifs de « préproduction » de l'ouvrage allait révéler, tel l'assemblage d'un puzzle, les pièces fondatrices de l'approche de Glaser et Strauss. Ces contextes sont ceux de l'époque à laquelle est paru l'ouvrage, mais ce sont aussi les sources plus anciennes qui leur ont donné naissance, et l'on peut de cette manière, comme on le verra, repérer des racines assez profondes qui n'en sont pas moins agissantes, comme

les vieux ceps de vigne donnent des vins structurés. Ainsi, par des allers-retours analytiques entre les propositions de Glaser et Strauss et des jalons historiques, je tenterai de dégager les principaux repères interprétatifs de l'œuvre, qui seront, pour le lecteur, autant d'outils de compréhension et de contextualisation de l'ouvrage.

À l'instar d'une théorie ancrée, ma présentation n'a pas l'ambition d'être autre chose qu'une thèse, ce qui implique l'adoption d'une perspective. Entre autres choix, aborder la question des racines de la théorie ancrée implique de rechercher un ensemble de circonstances historiques, mais cela exige aussi d'être attentif au rayonnement des courants intellectuels dont l'attrait n'échappe pas à un certain romantisme. Le romantisme, l'adhésion affective à des idées, les charges émotives de la passion et de l'adversité sont, à mon avis, de puissants moteurs de l'action et, du même coup, de la constitution des lignes de force des sciences sociales. Ainsi, la généalogie des influences intellectuelles met parfois mieux en scène, malgré d'évidents raccourcis, la transmission à la fois des motivations à faire de la recherche et des modalités de son accomplissement que ne le fait la recherche historique «réaliste». En ne prenant en compte que les éléments factuels, on ne parvient plus à comprendre comment tel paradigme a pu apparaître tant l'ensemble des circonstances et des contextes historiques l'entourant semblent s'annuler mutuellement. Ainsi, l'histoire des idées que je vais tenter de reconstruire tient compte des sensibilités qui ont orienté tel ou tel aspect de l'aventure qui a permis à *La Découverte de la théorie ancrée* de voir le jour.

UNE APPROCHE DE SENSIBILITÉ INTERACTIONNISTE

Le terme de «sensibilité» est, en la matière, le plus approprié pour traiter de l'influence diffuse, mais prégnante, de

la sociologie interactionniste sur la constitution de l'approche de la théorie ancrée. Ce sera le point de départ de mon enquête. Mouvement relativement éclaté, reconstitué à la manière d'un mythe pour les uns, véritable courant de recherche et posture épistémologique « qualitative » par excellence pour les autres, l'interactionnisme ne laisse pas indifférent, à commencer par les acteurs, continuateurs et commentateurs de la théorie ancrée, qui débattent âprement de son importance (voir Crooks, 2001 ; Glaser, 2005 ; Greckhamer et Koro-Ljungberg, 2005 ; Newman, 2008). Or il me semble assez évident que l'approche de la théorie ancrée ne peut pas se concevoir, historiquement, en dehors de la matrice conceptuelle de l'interactionnisme qui est aussi d'ordre méthodologique à partir du moment où, de manière cohérente, la sensibilité interactionniste va de pair avec une écoute et une observation de l'autre et de ses catégories propres, dans son univers d'interactions, selon une logique qui est à découvrir et non à vérifier. Sous cet angle, je vais tenter de montrer l'importance de l'orientation interactionniste au sein du travail qui a mené à la rédaction de l'ouvrage¹.

Ceci est particulièrement visible chez Strauss. Dans l'ouvrage *Boys in White* (1961), Howard S. Becker, Blanche Geer, Everett C. Hughes et Anselm Strauss font de l'interaction le principe de base de leur sociologie des organisations : « Toute organisation – peu importe ses objectifs –, écrivent-ils, consiste en l'interaction des individus » (Becker *et al.*, 1961, p. 14)². Dans le même sens, Joseph R. Gusfield (1995, p. ix) se rappelle avoir entendu Strauss dire : « Nous ne pensions pas que l'interactionnisme était une perspec-

1. J'endosse, par ailleurs, la position de Stryker qui, dès 1959, écrivait : « Il n'y a aucune orthodoxie unique qui soit la théorie de l'interaction symbolique. Il y a certainement un noyau fort autour de certains éléments, et il y a certainement aussi des différences importantes » (p. 111). C'est pourquoi je préfère parler en général de « sensibilité », de « mouvance » ou d'« orientation » interactionniste.

2. Becker ratissera encore plus large dans ses *Propos sur l'art*, en définissant *la sociologie* « comme l'étude de la manière dont les gens font les choses ensemble » (cité dans Pessin, 2004, p. 11).

tive en sociologie, nous croyions que c'était la sociologie.» H. S. Becker dira en 1991 que la première véritable proposition de l'interactionnisme en psychologie sociale est l'œuvre d'Alfred R. Lindesmith et A. L. Strauss dans leur ouvrage *Social Psychology* (1956). Becker, Geer, Hughes et Strauss (1961) renvoient également à l'ouvrage *Mirrors and Masks: the Search of Identity* de Strauss (1959), dont le titre de la traduction française (1992) fait explicitement référence à l'interactionnisme (*Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*).

Inspiré principalement par les enseignements et les publications posthumes du philosophe George Herbert Mead (1863-1931) à l'Université de Chicago, l'interactionnisme peut en effet être vu, de manière synthétique, comme l'importance de l'autre dans la conduite et l'identité même de l'individu (c'est le jeu des miroirs et des masques de Strauss, ou la présentation de soi face à l'autre, dans les travaux d'Erving Goffman). E. C. Hughes raconte que dans ses cours, notamment avec Robert E. Park et Ellsworth Faris, « pratiquement tous les cours tournaient autour du problème des "autres" » (1962, p. 120). Il est en effet intéressant de mesurer, pour notre enquête, à quel point le parti pris pour l'interaction comme principe d'organisation sociale est repérable tout au long de la lignée des sociologues qui fondent ou préfigurent les courants dont sera issue l'approche de la théorie ancrée: chez Herbert Blumer et E. C. Hughes, bien sûr, mais, bien avant, chez Charles A. Ellwood (1907)¹, R. E. Park et Ernest Burgess (1921)², ainsi que chez Vivien M. Palmer, qui reprend à l'intention des étudiants les principes mis en avant par Park et Burgess³. Becker, Geer, Hughes et Strauss (1961, p. 19) font même remonter jusqu'à Charles H. Cooley (1864-

1. « La sociologie est la science de l'organisation et de l'évolution de l'action réciproque des individus », écrit-il (p. 307) en guise de définition générale.

2. Park lui-même reprend des idées de Georg Simmel.

3. La sociologie, écrit-elle, « porte sur les interactions et les processus au sein des associations humaines » (1928, p. 34).

1929), l'un des tout premiers sociologues de Chicago, la théorie basée sur le concept de l'interaction symbolique. Cooley est en effet celui qui a écrit qu'« un individu séparé est une abstraction inconnue de l'expérience » (cité dans Roman, 1923, p. 37)¹. L'interactionnisme symbolique « est caché dans *Le Paysan polonais* » de William I. Thomas et Florian Znaniecki, écrit par ailleurs Suzie Guth (2004, p. 130). L'interactionnisme porte aussi l'héritage du pragmatisme, comme on le verra. Ainsi, William James aborde un thème qui sera fondamental pour l'interactionnisme lorsqu'il écrit : « à proprement parler, un homme a autant de moi sociaux qu'il y a d'individus à le “connaître” et à se faire de lui une idée ou une opinion quelconques » (1948, cité par Le Breton, 2004, p. 63). Chez John Dewey aussi, qui est un ami intime de Mead, l'interactionnisme est en germe, par exemple lorsqu'il écrit : « Tout ce qui existe, du moment qu'il est connu et connaissable, est en interaction avec d'autres choses » (1958, p. 175).

La théorie de l'interactionnisme symbolique repose sur le constat que « l'homme vit dans un environnement symbolique tout autant que dans un environnement physique » (Rose, 1962a, p. 5). Ces symboles sont construits socialement au travers des interactions avec les objets et avec les personnes. « La particularité de ceci consiste dans le fait que les êtres humains interprètent ou “définissent” les actions des uns et des autres plutôt que de simplement y réagir », écrit Blumer (1962, p. 180). L'interactionniste propose une vision du social qui tranche avec l'explication fonctionnaliste, qui tend à dominer le paysage sociologique à partir des années 1950 : pour l'interactionnisme, l'homme n'a pas une fonction dans la société, il *est*, en quelque sorte, la « société-en-construction ». Ce cadrage a des implications importantes pour la conduite des recherches : l'explication des comportements ne peut

1. Mead et Cooley ont partagé au tout début de leur carrière la même université (l'Université du Michigan) et leur influence réciproque a été importante pour la construction de la théorie interactionniste.

pas être donnée d'avance et doit se construire au fur et à mesure des observations. Il s'agit d'« une conception du social défini comme un ensemble de processus et d'interactions, en opposition à des faits constitués dont on rechercherait les causes », écrivent Demazière et Dubar (1997, p. 49). Pour Tamotsu Shibutani (1961), du point de vue de l'interactionnisme « la *culture d'un groupe* n'est pas conçue comme quelque chose d'externe qui est imposé aux personnes, mais comme consistant en des modèles pour une conduite appropriée qui émergent dans la communication » (p. 23). D'une manière assez proche, Becker, Geer, Hughes et Strauss, dans la présentation de la méthodologie de leur recherche auprès des étudiants en médecine (*Boys in white*, 1961), expliquent pourquoi ils ont « décidé de travailler avec une théorie basée sur le concept d'interaction symbolique » :

« Cette théorie met l'accent sur les aspects plus conscients de la conduite humaine et les met en relation avec la participation des individus dans la vie du groupe. Elle part du principe que la conduite humaine doit être comprise comme un processus au sein duquel l'individu façonne et contrôle sa conduite en prenant en compte [...] les attentes des autres avec lesquels il entre en interaction » (p. 19).

Selon Jerome Manis et Bernard Meltzer (1967, p. v), l'orientation interactionniste a influencé la plupart des sociologues américains spécialisés dans la psychologie sociale. Cependant, elle s'est fait connaître plus globalement dans la sociologie américaine à la suite d'un ouvrage collectif dirigé par Arnold M. Rose (1962b) et intitulé *Human Behavior and Social Processes. An Interactionist Approach*. Le terme d'interactionnisme symbolique avait été proposé en 1937 par H. Blumer (1900-1987) qui cherchait à rendre compte des travaux de G. H. Mead, dont il édita les œuvres posthumes. Blumer, qui a fait sa thèse à Chicago sous la direction de E. Faris, qui a lui-même

étudié avec W. James, J. Dewey et G. H. Mead, est l'un de ceux qui vont le mieux transposer les idées du pragmatisme et de ce qu'il est convenu d'appeler l'« École de Chicago » en termes épistémologiques et méthodologiques. Selon Corbin (1991), l'influence de Blumer fut profonde sur Strauss: « c'était la vision de Blumer de penser que la théorie devrait être construite à partir des données plutôt que dérivée spéculativement » (p. 25).

Il reste que la vision de Blumer, quoique très rigoureuse¹, ne va pas jusqu'à s'incarner dans les pratiques et les difficultés du processus de recherche concret. Strauss témoignera en 1996 du « scepticisme [de Blumer] à propos de l'efficacité de quelque technique sociologique que ce soit » (1996a, p. 5). Blumer n'était donc pas doué, écrit Strauss, pour guider ses collègues et étudiants relativement au travail de terrain: « Nous devons découvrir par nous-mêmes – en travaillant en gros dans le style interactionniste de Chicago – comment parvenir à interpréter nos matériaux » (p. 7). C'est de fait l'approche de Glaser et Strauss qui va permettre de mieux préciser et renouveler le travail interactionniste de terrain. À l'époque, les interactionnistes témoignent d'une certaine ambivalence à l'égard du travail de théorisation à partir du moment où celui-ci suppose de définir à l'avance les hypothèses de la recherche et devient plus difficilement compatible avec un véritable travail de terrain (Shalin, 1986). Autrement dit, la théorie reste problématique pour le chercheur de terrain interactionniste, car elle est envisagée, de manière conventionnelle, comme préalable ou, du moins, extérieure au terrain. Ce sera l'un des apports de Glaser et Strauss que de proposer une solution à cette impasse en montrant comment la théorie peut consciemment et méthodiquement être générée par le travail de terrain (Emerson, 1997). Il s'agit ainsi d'aller au-delà des intuitions et des découvertes que facilite la perspective interactionniste pour engager un

1. Voir sa critique du travail de W. I. Thomas et F. Znaniecki (Blumer, 1939).

travail plus précis en termes de construction de catégories d'analyse en vue de la production de la théorie¹. Il s'agit en quelque sorte d'« une réévaluation de l'épistémologie interactionniste » (J.-L. Fabiani, présentation de Glaser et Strauss, 1995, p. 183).

Le problème que résolvent à leur façon Glaser et Strauss sera bien formulé par E. Goffman quelques années plus tard. Dans un entretien où il critique l'interactionnisme symbolique de Blumer, Goffman considère qu'il « convient bien pour fournir une perspective fort large et générale sur l'action sociale. Mais il ne fournit rien pour l'étape suivante, lorsqu'il s'agit d'organiser les choses » (entretien reproduit dans Nizet et Rigaux, 2005, p. 79). Le problème, selon Goffman, est qu'« en lui-même, il ne vous permet pas de structurer ou d'organiser les choses réelles que vous étudiez. Il s'oppose à tout système, il s'oppose à toute découverte quelque peu systématique ». Il s'agit certes d'une approche critique, admet Goffman, et en particulier il « constitue un bon correctif par rapport aux excès de l'école quantitative [...] Mais pour le travail d'analyse en lui-même, lorsque vous vous mettez à étudier quelque chose, vous êtes intéressé de montrer qu'il présente une certaine organisation, une certaine structure ». De fait, on peut penser qu'une bonne partie du travail de Strauss a consisté, tout au long de sa carrière, à renouveler l'horizon de l'interactionnisme dans le sens, entre autres, d'une prise en compte des structures sociales. « L'interaction n'est pas une notion mystique mais quelque chose de très réaliste, de très carré », dira Becker (2004a, p. 249). Dans un hommage à Strauss en 1991, Becker semble d'ailleurs attribuer à celui-ci la sortie de l'interactionnisme de sa sphère mystique :

« Il y a, dans les faits, beaucoup de discours mystiques autour du “processus social” et de l'influence mutuelle

1. Nous devons nous débrouiller seuls pour développer les approches méthodologiques, écrira A. Strauss, et ceci « contribua probablement à orienter la réflexion vers les possibilités de mener à bien l'analyse plutôt que de suivre uniquement le bon vieux mot d'ordre de Chicago : “mettez-vous au travail” » (1996a, p. 8).

continue. La contribution durable de Strauss à la sociologie et aux sciences sociales en général a été de reconnaître le fait que la société se construit à chaque minute par l'interaction et la négociation *et* que les phénomènes ainsi décrits sont néanmoins assez stables pour être étudiés avec profit» (Becker, 1991, p. 57).

Ainsi recadrée, l'orientation fournie par l'interactionnisme est donc importante pour comprendre une bonne part de la sensibilité qui a marqué le travail de terrain de Glaser et Strauss, ce dès l'enquête qui les a réunis dans les hôpitaux au sein des unités de soins aux mourants. Leur «paradigme pour l'étude de l'interaction», présenté pour la première fois dans un article de 1964, intervient dans le contexte précis des travaux interactionnistes de G. H. Mead, E. Goffman, Donald Roy et Fred Davis. Par ailleurs, la théorie ancrée n'est pas née de la conceptualisation d'un travail d'enquête par questionnaire ou d'une recherche expérimentaliste; elle intervient dans une optique de recherche de terrain reposant sur l'observation de données d'interaction. Même si, comme le souligne avec raison B. Glaser (voir en particulier le dernier chapitre de son ouvrage de 2005), la théorie ancrée ne *dépend pas* d'une perspective interactionniste (ni de toute autre, selon lui), elle reste une proposition forte de la tradition qualitative de Chicago, particulièrement de sa mouvance interactionniste d'après-guerre.

Sous cet angle de la préoccupation pour les conditions réelles du travail d'enquête, il nous faut cependant chercher, en complément, les racines de l'approche de la théorie ancrée du côté du pragmatisme. En fait, l'interactionnisme est, en quelque sorte, une émanation du pragmatisme, lequel est à son tour l'incarnation d'une vision typiquement américaine, au sens où il s'agit d'une philosophie empirique tournée vers l'action (et les interactions) et qui a peu d'appétit pour les spéculations abstraites. Pour Jörg Strübing, «la compréhension straussienne de la recherche empirique en tant que théorisation ancrée parti-